

# *Topos du locus amœnus.*

Textes modernisés suivis des textes originaux,  
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

Version 6 révisée et augmentée le 27/11/24.

- 1540  
SALEL  
1) *Pour récréer...*  
1572  
TURRIN  
2) *Ici l'herbette est drue...*  
1573  
BAÏF  
3) *J'ai un bel antre creux...*  
1578  
HESTEAU  
4) *En un coin de ce val...*  
1583  
BRETONNAYAU  
5) *Au-delà les confins...*  
1604  
CERTON  
6) *Elle au-dedans chantait...*

SALEL, Hugues, *Les Œuvres*, Paris, Étienne Roffet, 1540, « De la misère et inconstance de la vie humaine », vers 1 à 30, f° 21r°v°.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1521176q/f47>

Texte modernisé

**P**our récréer l'esprit déconforté  
 Du grand travail et malheur supporté,  
 Et pour chasser la tristesse ennuyeuse  
 En regardant quelque chose joyeuse,  
 Ayant dormi un soir profondément,  
 Nouveau penser vint mon entendement  
 Solliciter, afin de me conduire  
 Sur le matin aux champs pour me déduire,  
 L'esprit qui lors n'avait autre désir  
 Que de bannir loin de soi déplaisir  
 En fut content, dont tôt après m'en vais,  
 Tout le beau pas dedans un petit bois  
 Plaisant à l'œil tant pour le vert feuillage  
 Qui le couvrait, que pour le frais ombrage.  
 En ce beau lieu la chaleur transperçante  
 Du clair Phébus, ne fit oncques descente,  
 Car l'épaisseur des grands arbres sans nombre  
 Gardait le lieu, qu'on n'y avait qu'une ombre,  
 Ombre plaisante, et matin, et serée,  
 Où l'on sentait froidure modérée.  
 Droit au milieu sortait une fontaine  
 D'un vif rocher, jetant eau claire et saine,  
 D'où procédait un cristallin ruisseau,  
 Autour duquel maint petit arbrisseau  
 Était posé, tant plaisant que merveille.  
 Encore mieux pour contenter l'oreille,  
 Y eut d'oiseaux à grandes assemblées,  
 Qui par leurs voix et chansons redoublées  
 Rendaient un son si plaisant à l'ouïr,  
 Qu'un triste cœur s'en devait réjouir.

[...]

Texte original

**P**Our recreer l'esprit desconforté  
Du grand trauail & malheur supporté,  
Et pour chasser la tristesse ennuyeuse,  
En regardant quelque chose ioyeuse  
Ayant dormy vng soir profondement,  
Nouveau penser vint mon entendement  
Solliciter, affin de me conduire  
Sur le matin aux champs pour me deduyre,

L'esprit qui lors n'auoit autre desir  
Que de bannyr loing de soy desplaisir  
En fut content, dont tost apres m'en voys,  
Tout le beau pas dedans vng petit boys  
Plaisant à l'oeil tant pour le verd feuillage  
Qui le couuroit, que pour le fraiz vmbraige.

En ce beau lieu la chaleur transpercante  
Du cler Phebus, ne fait oncques descente,  
Car l'espaisseur des grands arbres sans nombre  
Gardoit le lieu, qu'on ny auoit qu'une vmbre,  
Vmbre plaisante, & matin, & serée,  
Ou l'on sentoit froidure moderée.

Droict au meillieu sortoit vne fontaine  
D'ung vif rocher, gectant eau clere & saine,  
Dou procedoit vng cristalin ruisseau,  
Autour duquel, maint petit arbrisseau  
Estoit posé, tant plaisant que merueille.

Encores myeulx pour contenter l'aureille,  
Y eust d'oyseaulx à grandes assemblées,  
Qui par leurs voix & chancons redoublées  
Rendoient vng son si plaisant à l'ouyr,  
Qu'ung triste cueur s'en deuoit resiouyr.

[...]

1572

TURRIN, Claude, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Jean de Bordeaux, 1572, Livre des Églogues, Églogue première [extrait], f° 80r°.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5577137p/f176>

#### Texte modernisé

[...]

Ici l'herbette est drue, et l'ombrage aussi frais  
Des coudres abaissés que des grandes forêts,  
Le soleil est ardent à voir cette journée,  
L'Automne est rajeuni au beau mois de l'année.  
S'il vous plaît de chanter auprès de ce ruisseau  
Vos chansons passeront le murmure de l'eau.  
Claudin dira Jeannette, et Francin sa Clémence.  
Celui qui dira mieux aura de récompense  
Pour donner à sa Dame, et ce peigne de buis,  
Et mon flageol, qui prend le vent de sept pertuis.

[...]

#### Texte original

[...]

*Icy l'herbette est drue, & l'ombrage aussi frais  
Des coudres abaissez que des grandes foretz,  
Le soleil est ardent à voir ceste iournée  
L'Autonne est raieuny au beau mois de l'année.  
S'il vous plaist de chanter aupres de ce ruiceau  
Voz chansons passeront le murmure de l'eau.  
Claudin dira Jeannette, & Francin sa Clemence.  
Celuy qui dira mieus aura de recompance  
Pour donner à sa Dame, & ce peigne de buis,  
Et mon flagol, qui prend le vant de sept pertuis.*

[...]



BAÏF, Jean Antoine de, *Œuvres en rime, Les Jeux*, Paris, Lucas Breyer, 1573, Livre I, *Les Églogues*, VI, « Les Amoureux » [extrait], ff. 17v°-18r°.  
<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711109z/f52>>

Texte modernisé

[...]

J'ai un bel antre creux entaillé dans la pierre,  
De qui la belle entrée est toute de lierre  
Couverte çà et là : trois surgeons de belle eau  
Sourdant d'un roc percé font chacun son ruisseau,  
Qui d'un bruit enroué sur le gravois murmure,  
Et va nourrir plus bas d'un préau la verdure :  
Des lauriers toujours verts y rendent un doux flair,  
Faisant un tel ombrage, et remplissent tout l'air.  
Et j'ai là tout joignant un bien touffu bocage,  
Où les rossignolets dégoisent leur ramage,  
Les gais rossignolets leur chanson au printemps,  
Les petits oisillons leur ramage en tout temps.

Dedans cet antre-ci tu ferais ta demeure,  
Ma Francine, avec moi : là toujours à toute heure  
Je serais avec toi : et de nuit et de jour  
Ou nous en parlerions ou nous ferions l'amour.

[...]



## Texte original

[...]

*I'ay vn bel antre creux entaillé dans la pierre,  
De qui la belle entree est toute de lierre  
Couuerte çà & là : trois sourgeons de belle eau  
Sourdans d'vn roc percé font chacun son ruisseau,  
Qui d'vn bruit enroué sur le grauois murmure,  
Et va nourrir plus bas d'vn preau la verdure:  
Des loriers tousiours verts y rendent vn doux flair,  
Faisans vn tel ombrage, & remplissent tout l'air.  
Et j'ay là tout joignant vn bien toffu bocage,  
Où les rossignolets degoisent leur ramage,  
Les gais rossignolets leur chanson au printemps,  
Les petits oisillons leur ramage en tout temps.*

*Dedans cet antre cy tu ferois ta demeure,  
Ma Francine, avec moy : là tousiours à toute heure  
Je serois avec toy : & de nuit & de jour  
Ou nous en parlerions ou nous ferions l'amour.*

[...]

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, Livre III, *Divers Poèmes*, VI, « Chant pastoral », vers 23 à 52, ff. 67v°-68r°.  
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f160>>

Texte modernisé

[...]

En un coin de ce val un grand tertre bossu,  
 Couvrait d'un dos courbé un bel Antre moussu :  
 Lambrissé de Lambruche, et de Rosiers sauvages,  
 D'Aubépins, et de Houx, qui serrés par bocages,  
 Environnaient son flanc : puis trois grands chênes verts,  
 De gros touffeaux de Gui, et d'Hyerres couverts,  
 Ombrageaient tout son front, de leurs branches courbées,  
 S'épanchant çà et là jusqu'aux rives herbées.  
 D'une fente du tertre un surgeon murmurant,  
 Distillait peu à peu, et d'un bruit doux-courant,  
 Semblait conter au roc quelle angoisseuse peine,  
 Il sentait pour sortir de sa pierreuse veine.  
 Zéphyr (l'Anime-fleur) de Nature amoureux,  
 Rehachant coup sur coup de son plumeau venteux,  
 Crêpelait en cent plis le cristal de son onde :  
 Qui s'enflant par hoquets poussait l'arène blonde.  
 Et en se déroband d'un cours serpentelet,  
 Traînait à dos rompu son flot argentelet,  
 Par les mollets sentiers que sa fuite glissante,  
 Traçait en mille endroits sous l'herbe verdissante.

Ravi de ces beautés me cuidant approcher,  
 Pour prendre la fraîcheur sous l'ombrageux rocher :  
 Qui est où plus souvent folâtre se récréé,  
 Des Déesses des bois la brigade sacrée.  
 Je vis qu'au bord de l'eau au plus épais des prés,  
 Un troupeau se paissait des bouquets diaprés,  
 Que le jeune printemps sous l'humide vèprée,  
 Verse au giron herbeux de l'amoureuse préée.  
 Et m'arrêtant (fiché) sur le bord du ruisseau,  
 J'entrevis dessous l'autre un jeune pastoureau

[...]

## Texte original

[...]

*En vn coing de ce val vn grand tertre bossu,  
Couuroit d'un dos courbé vn bel Antre moussu:  
Lambrissé de Lambrunche, & de Roziers sauvages,  
D'Aubespins, & de Houx, qui serrez par boccages,  
Environnoient son flanc: puis trois grands chesnes verds,  
De gros touffeaux de Ghuix, & d'Hierres couuerts,  
Ombrageoient tout son front, de leurs branches courbees,  
S'espanchant çà & là iusqu'aux riues herbees.  
D'une fente du tertre vn sourgeon murmurant,  
Distilloit peu à peu, & d'un bruit doux-courant,  
Sembloit conter au roc quelle angoisseuse peine,  
Il sentoit pour sortir de sa pierreuse veine.  
Zephyr (l'Animefleur) de Nature amoureux,  
Rehachant coup sur coup de son plumeau venteux,  
Crespeloit en cent plis le cristal de son onde:  
Qui s'enflant par hoquets pousoit l'areine blonde.  
Et en se desrobant d'un cours serpentelet,  
Trainoit à dos rompu son flot argentelet,  
Par les molets sentiers que sa fuitte glissante,  
Trassoit en mille endroits sous l'herbe verdissante.*

*Raui de ces beautez me cuidant approcher,  
Pour prendre la frescheur sous l'ombrageux rocher:  
Qui est ou plus souuent follastre se recree,  
Des Deesses des bois la brigade sacree.  
Je vey qu'au bort de l'eau au plus espais des prez,  
Vn troupeau se paissoit des bouquets diaprez,  
Que le ieune printemps sous l'humide vespree,  
Verse au giron herbeux de l'amoureuse pree.  
Et m'arrestant (fiché) sur le bort du ruisseau,  
J'entreuis dessous l'autre vn ieune pastoureau*

[...]



BRETONNAYAU, René, *La Génération de l'homme*, Paris, Abel L'Angelier, 1583, *Le Fort de Vénus*, vers 79 à 156, ff. 2r<sup>o</sup>-3v<sup>o</sup>.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87105009/f19>>

Texte modernisé

[...]

Au delà les confins du Thracien Borée,  
 Où tout heureuse vit la gent hyperborée,  
 Entre deux monts jumeaux rondement blanchissants,  
 Mais commençant ensemble, ensemble finissant,  
 À l'albâtre de qui la neige porte envie  
 Au-dessous d'une mer blanchissement unie,  
 Ou si c'est une plaine, une plaine de lait  
 S'élève mollement un petit moncelet  
 Sur la cime duquel l'étroit d'une ancre s'ouvre,  
 Que l'ombrage venant des deux montagnes couvre.  
 Ce Tertre écartelé dure en toute saison  
 Mignonement touffu d'un verdoyant gazon  
 Fleuri de cent couleurs, épais d'herbe menue,  
 Renaissante plus dru, plus elle est retendue  
 De pâquerette blanche, et de jaune souci,  
 De cornue ancolie, et de pensée aussi,  
 De muguet à la fleur ensemble jaune et pâle,  
 Et de tant d'autres fleurs que Nature y étale.  
 Le ver Assyrien n'a le brin si subtil,  
 Que l'herbe foisonnant en ce tertre fertile.  
 La chaleur de l'été jamais ne l'a fanie :  
 La froideur de l'hiver jamais ne l'a ternie :  
 L'auton n'y a soufflé, ni le ciel courroucé  
 Effroyable n'y a jamais son feu lancé.  
 Philomène toujours son Itys y soupire :  
 Et toujours s'y égaye un gracieux zéphyre :  
 Des douceurs, Jupiter ravi d'un lieu si beau,  
 Ore en semblance d'homme, ore en guise d'oiseau,  
 Souvent en masque y vient, et bête aime mieux être  
 Que Dieu pour visiter ce Paradis terrestre.  
 Et ce lieu lui plaît tant qu'il se transforme encor,  
 Pour venir l'arroser, en belles gouttes d'or.  
 J'ai vu, j'ai vu souvent sa main levée et prête  
 À élancer son trait, guignant l'inique tête :

Il n'eut si tôt son œil vers ce Tempé tourné,  
Qu'il défronce son front, son bras n'a plus tonné.  
Et afin que toujours à l'arroser on peine,  
Il l'a commis en garde au dieu de Lampsacène,  
Qui roide et fort s'emploie à le bien cultiver  
Le jour comme la nuit, l'été comme l'hiver.

[...]

Mais, ô Dieu qu'est ceci ! ah qu'est-ce que je sens ?  
Qui ravisseur m'enlève et dérobe à mes sens ?

[...]

C'est c'est je ne sais quoi, c'est une joie extrême  
Qui m'affole et chatouille et ravit en moi-même.  
Si n'aperçois-je rien, fantôme que veux-tu ?  
Ah ! je sens bien que c'est, une étrange vertu,  
Un ensorçement qui part de cette roche,  
Attirant doux celui qui doucement s'approche  
De ce mont Jumelet : ainsi qui nage en l'eau  
De la font Salmacide éprouve son cerveau  
Hautain s'aliéner, et tandis qu'il se pâme  
Et son hidre et sa voix changer en homme-femme.  
Aussi quiconque touche ou voit ce petit mont,  
Gros, touffu, rebondi, long, étroitement rond,  
D'invisibles liens, sans voir, se sent étreindre  
Et de donner dedans sans contrainte contraindre.

[...]

[\\_↑\\_](#)

### Texte original

[...]

*Audelà les confins du Thracien Boree,  
Où toute heureuse vit la gent hyperboree,  
Entre deux monts iumeaux rondement blanchissans,  
Mais commençans ensemble, ensemble finissans,  
A l'albastre de qui la nege porte enuie  
Au dessous d'une mer blanchissement vnie,  
Ou si c'est vne pleine, vne pleine de laict  
S'esleue mollement vn petit moncelet  
Sur la cyme du quel l'estroict d'une antre s'ouure,  
Que l'ombrage venant des deux montagnes couure.  
Ce Tertre escartelé dure en toute saison  
Mignonnement touffu d'un verdoyant gazon  
Fleury de cent couleurs, espes d'herbe menuë,*

*Renaissante plus dru, plus elle est retonduë  
De pasquerette blanche, & de iaune soucy,  
De cornue ancholie, & de pensée aussi,  
De muguet a la fleur ensemble iaune & pale,  
Et de tant d'autres fleurs que Nature y estale.  
Le ver Assirien n'a le brin si subtil,  
Que l'herbe foisonnante en ce tertre fertil.  
La chaleur de l'esté iamais ne l'a fanie:  
La froideur de l'hyuer iamais ne l'a ternie:  
L'autun n'y a soufflé, ny le ciel courroucé  
Effroyable n'y a iamais son feu lancé.  
Philomene tousiours son Itis y souspire:  
Et tousiours s'y esgaye vn gracieux zephyre:  
Des douceurs, Iupiter rauit d'un lieu si beau,  
Ore en semblance d'homme, ore en guyse d'oyseau,  
Souuent en masque y vient, & beste ayme mieux estre  
Que Dieu pour visiter ce Paradis terrestre.  
Et ce lieu luy plaist tant qu'il se transforme encor,  
Pour venir l'arroser, en belles gouttes d'or.  
I'ay veu, i'ay veu souuent sa main leuée & preste  
A elancer son traict, guignant l'inique teste:  
Il n'eut si tost son œil vers ce Tempé tourné,  
Qu'il defronce son front, son bras n'a plus tonné.  
Et à fin que tousiours à l'arroser on pene,  
Il l'a commis en garde au dieu de Lampsacene,  
Qui roide & fort s'employe à le bien cultiuer  
Le iour comme la nuict, l'esté comme l'hyuer.*

[...]

*Mais, ô Dieu qu'est-ce cy! ah qu'est-ce que ie sens?  
Qui rauiseur m'enleue & desrobbe à mes sens?*

[...]

*C'est c'est ie ne sçay quoy, c'est vne ioye extreme  
Qui m'affolle & chatouille & rauist en moymesme.  
Si n'aperçoy-ie rien, fantome que veux-tu?  
Ah! ie sens bien que c'est, vne estrange vertu,  
Vn ensorcellement qui part de ceste roche,  
Attirant doux celuy qui doucement s'aproche  
De ce mont Iumelet: ainsi qui nage en l'eau  
De la font Salmacide eprouue son cerueau  
Hautain s'alliener, & tandis qu'il se pasme  
Et son hidre & sa voix changer en homme-femme.  
Aussi quiconque touche ou voit ce petit mont,  
Gros, touffu, rebondy, long, estroitement rond,*

*D'invisibles liens, sans voir, se sent estreindre  
Et de donner dedans sans contrainte contraindre.*

[...]



CERTON, Salomon, *L'Odyssée d'Homère*, Paris, Abel L'Angelier, 1604, Le cinquième livre [extrait : la grotte de Calypso], f° 68r°v°.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8700980f/f147>

Texte modernisé

[...]

Elle au-dedans chantait de sa voix douceuse,  
 Et sur son métier d'or tissait industrieuse  
 Un ouvrage gentil, mêlant ainsi ses chants  
 Pour tromper son travail. Là verdissent les champs,  
 Et les hautes forêts le bel antre environnent,  
 Et leur feuille plaisante éternelles y donnent :  
 Le peuplier noir feuillu, et l'odorant Cyprès,  
 Et les aulnes hautains s'élèvent tout auprès.  
 Là les oiseaux faisaient leurs nids et leurs logettes.  
 Là volaient à l'entour les nocturnes chouettes,  
 Le hideux chat-huant, et l'épervier gentil,  
 Et la noire corneille à l'importun babil,  
 D'autres oiseaux encor une quantité grande  
 Volait le long des eaux, ravissante et gourmande,  
 Ses ailes allongeant, et courant goulument  
 Aux poissons écaillés. Là rampait doucement  
 À l'entour de la grotte au fond du roc cavée  
 La vigne douceuse, et la feuille élevée  
 Sur le rocher mousseux gaiement verdissait,  
 Et le raisin pendant sous elle florissait.  
 Quatre plaisants ruisseaux leurs ondes argentées  
 Au travers la forêt roulaient précipitées  
 Et par divers endroits, et comme ils dévalaient  
 D'un mélange plaisant leur murmure mêlaient :  
 Les prés étaient parés d'œillets et violettes,  
 Les belles fleurs peignaient les plaisantes herbettes  
 Et les champs s'émaillaient. Tel Dieu même y viendrait  
 Voyant un lieu si beau qui plaisir y prendrait.

[...]

## Texte original

[...]

*Elle au dedans chantoit de sa voix doucereuse,  
Et sur son mestier d'or tissoit industrielle  
Vn ouirage gentil, meslant ainsi ses chants  
Pour tromper son trauail. Là verdissent les champs,  
Et les hautes forests le bel antre enuironnent,  
Et leur feuille plaisante eternelles y donnent :  
Le peuplier noir feuillu, & l'odorant Cypres,  
Et les aulnes hautains s'esleuent tout aupres.  
Là les oyseaux faisoient leurs nids & leurs logettes.  
Là voloient à l'entour les nocturnes choüettes,  
Le hydeux chat-huant, & l'esperuier gentil,  
Et la noire corneille à l'importun babil,  
D'autres oyseaux encor vne quantité grande  
Voloit le long des eaux, rauissante & gourmande,  
Ses ayles allongeant, & courant goulument  
Aux poissons ecaillez. Là rampoit doucement  
A l'entour de la grotte au fondz du roc cauee  
La vigne doucereuse, & la feuille esleuee  
Sur le rocher mousseux gaiement verdissoit,  
Et le raisin pendant soubs elle florissoit.  
Quatre plaisans ruisseaux leurs ondes argentees  
Au trauers la forest rouloient precipitees  
Et par diuers endroits, & comme ils deualloient  
D'vn meslange plaisant leur murmure mesloient :  
Les prez estoient parez d'æillets & violettes,  
Les belles fleurs paignoient les plaisantes herbettes  
Et les champs s'esmailloient. Tel Dieu mesme y viendroit  
Voyant vn lieu si beau qui plaisir y prendroit.*

[...]

